

JOURNAL #24

— ÉTÉ.2017 —



H&G

LA HALLE AUX GRAINS
— SCÈNE NATIONALE DE BLOIS —



© CAMILLE, 14 ANS

L'IMAGINAIRE AU BOUT DU LIT

*Des ateliers d'écriture à l'hôpital, comme une extension de la scène
et des spectacles présentés sur le plateau de la Halle aux grains.*

Si on écrit, on lit. À l'hôpital, les deux se lient, ce qui délit les rêves enfouis sous les lits. Lire, lier... une même histoire. Pendant une heure et demie de séance d'atelier d'écriture, l'hôpital se dissipe un peu pour les petits artisans des histoires qu'on se raconte. Place à l'imaginaire et aux petites musiques des mots. Les ateliers d'écriture déjouent un peu cette expectative constante, écartent les murs de l'hôpital qui, jour après jour, instaure une attente permanente, dépendante des routines des visites et des soins. Ce n'est pas pour rien que ses pensionnaires sont dénommés patients...

La pieuvre, c'est quoi une pieuvre ?

Sortis de leurs plateaux de théâtre, les intervenants sollicités par la Halle aux grains depuis 2003 pour diriger ces ateliers y sont entrés avec des démarches différentes. Le metteur en scène Vincent Écrepont a recueilli des témoignages sur l'hospitalisation, qu'il a fondus dans sa propre écriture. L'auteure dramatique Sonia Willi a préféré s'échapper du quotidien, des examens et des perfusions, en utilisant des photographies de Doisneau, Cartier-Bresson ou Willy Ronis, des images pleines de vie propices à déclencher des histoires, des récits personnels.

Dernièrement, par des jeux d'écriture, Gaëlle Hausermann et Sabrina Baldassarra, qui interviennent pour la seconde année, ont abordé des thèmes ouverts comme *Les Métamorphoses* ou *Les quatre éléments*, à partir de photos, de début de phrases, d'amorces ouvrant des pistes. « *Il y a eu ce petit garçon de cinq ans et demi qui a écrit sur la pieuvre sans trop savoir ce que c'était, j'ai trouvé ça extraordinaire ; ou cette dame de 86 ans qui s'étonnait elle-même d'avoir sa parole dans le livret final, cette jeune fille que l'atelier a comblée et qui écrit aujourd'hui un roman, quatre autres qui font désormais du théâtre...* », s'enthousiasme Gaëlle Hausermann. Ils se mettent à la place d'un personnage, d'une photo, lui rédigent une carte postale, inventent des titres et des légendes.

La maladie, quelle maladie ?

« *Le but, c'est de parler d'autre chose que la maladie, de l'oublier, même si ces soins restent prioritaires s'il y a un rendez-vous à tenir. Mais ces temps à part, qui ne relèvent pas du médical, sont suivis avec un grand respect par les soignants, médecins, internes et chef du service de pédiatrie, note Nadine Masset, institutrice qui accompagne les artistes*

et les patients devenus écrivains le temps des séances. *Si on vient avec le pousse-seringue attaché à une perfusion, quand les enfants se mettent à table pour l'atelier, ils arrivent vite à en oublier les temps d'incertitudes, douloureux parfois, de leur présence à l'hôpital... Moi, les perfs je ne les vois plus, on les entend sonner sans s'affoler, en tous cas pas comme aux premiers jours à l'hôpital. Mais c'est vrai, souvent les artistes arrivent sur la pointe des pieds, avec peut-être des a priori, de la retenue. Chacun à une image de l'hôpital, liée à une histoire personnelle, familiale ».*

Un sourire, une première fois

Gaëlle Hausermann n'avait pas d'expérience ni d'idée préconçue de l'hôpital : « *Pleins de vie, les enfants sont évidemment les plus faciles à côtoyer. Les tuyaux, le goutte-à-goutte accroché à leur main, ils s'en fichent, en fait. Les adultes ont plus de difficultés. Mais je ne sais rien de leurs soins, je ne suis pas thérapeute ».* Elle assiste à des improvisations incroyables « *comme cet ado, habituellement plutôt à l'écart, peureux, et qui a fait le personnage en colère. On oublie facilement ses contraintes liées à la maladie, à la vie sociale. La création, ça libère...* ». Les

soignants voient parfois avec étonnement pour la première fois un sourire illuminer le visage d'un patient.

À l'issue des ateliers, un livret est publié, destiné aux auteurs des textes et dessins, et consultable à la Halle aux grains. Des textes drôles, émouvants, inattendus. Quand les contributeurs découvrent l'objet et leurs textes publiés, « *c'est plus qu'une trace, c'est comme un aboutissement, leurs regards changent* ». Pendant huit semaines, ces ateliers d'écriture reçoivent une demie douzaine d'enfants à chaque fois, parfois moins, sans pouvoir prévoir, étant donné le turnover des entrées et sorties du service, dans ce secteur pédiatrie de 20 lits dont cinq en pédopsychiatrie. Pour Sabrina Baldassarra, les adolescents expérimentent et pratiquent « *l'écriture de plateau* » mais sans préparer un spectacle final. « *Je ne vois jamais des malades, juste des gens, même si la perspective de la mort est parfois palpable pour ceux qui sont proches de leur fin de vie. L'écriture oublie ça, les gens se jettent dedans sans retenue* ».

On s'attendrait presque à lire sur un panneau : « *Hôpital, résilience* ».



LES CAILLOUX ET LES GRAINES D'HUMANITÉ

*Un atelier théâtre avec des jeunes en situation de handicap.
Pas pour créer un spectacle abouti, mais pour permettre à
des « enfants inexacts » de laisser surgir le merveilleux.*

À une lettre près. Autiste, c'est presque artiste, et certains l'ont pris au pied de la lettre. « Ce garçon de 17 ans s'est lancé. Il avait dansé au cours d'une séance de travail, et on avait trouvé ça extrêmement touchant. Surtout qu'habituellement, il était enfermé dans sa capuche, ne regardant personne en face. Un jeune danseur de 25 ans l'a rejoint pour faire un duo et il s'est vraiment passé quelque chose, qui parlait vraiment de lui, qui parlait de lui. Le danseur l'accompagnait, sans l'utiliser ni le diriger. Le hasard a voulu qu'ils aient une certaine ressemblance physique. On aurait dit deux frères... Les professionnels avaient les larmes aux yeux... » se souvient Romain Millot, éducateur pendant de nombreuses années à l'IME Val de Loire (il vient d'être promu dans un autre institut de la Région Centre-Val de Loire). Dans cet institut médico-éducatif qui regroupe les établissements de Crouy-sur-Cosson et d'Herbault, monter sur scène n'a rien d'une évidence pour des jeunes en situation de handicap, trisomiques, autistes.

Les petites peurs déjouées

Quand il a débuté avec des classes culturelles il y a dix ans, les jeunes pensionnaires de l'IME, adolescents et jeunes adultes de 16 à 20 ans, n'étaient pas vraiment rassurés, inquiets du regard des autres, manquant de confiance en eux-mêmes : « Sur scène, il va falloir que je sache réciter mon texte, devant tout le monde ? » Aïe aïe aïe. Petite angoisse pour des gens aux parcours scolaires chaotiques, confrontés au quotidien à leur rapport à la lecture, aux apprentissages. La moindre contrainte inconnue peut grandement les déstabiliser, prendre des proportions insoupçonnées. « Aujourd'hui, avec le recul, les a priori sont tombés,

en fréquentant, d'une année sur l'autre, des artistes attentifs et motivés ». Lors des ateliers, la musique et le rapport au corps, plus rassurants, ont pu aussi déjouer les petites peurs... « La confiance permet un travail de dévoilement, qui amène à montrer de soi. Il faut exprimer des choses par la parole, accepter un travail sur le corps, se lancer à raconter un rêve personnel... ».

L'atelier est quant à lui au cœur de l'établissement avec, depuis deux ans, une résidence des comédiennes qui logent dans un pavillon, immergées dans l'IME. « Ça permet de côtoyer les jeunes hors des séances de travail, en prenant le temps de manger ensemble, de discuter autour d'un barbecue... Il y en a même un qui a tenu à faire visiter sa chambre ». Le temps permet de construire cette confiance. Cent vingt enfants ont participé aux séances de travail d'une heure et demie.

Enfants inexacts, mais ultra sensibles

Interprète du spectacle « *Malentendus, l'enfant inexact* » mis en scène par Éric Massé, sensible à l'étrange et au travail sur le corps, Géraldine Berger a apprécié de mener cet atelier avec des jeunes qui se sont identifiés au personnage de Julien, jeune sourd un peu rejeté, à l'écart. Elle a travaillé la première année sur la cabane et la boîte, refuges et lieux des secrets, l'endroit où on prend la fuite pour laisser vagabonder son imagination. « Cette année, avec Hervé Dartiguelongue de la compagnie des Lumas et metteur en scène du spectacle *Tupp'*, on est parti du caillou comme reflet de soi, quelque chose qu'on a en soi, qui peut en sortir investi de pouvoirs

magiques, dont on prend soin, qui permet de prendre un nouveau chemin ». Marcher pieds nus, et sur du gravier, c'est aussi lever les interdits. Ah bon, sans les chaussures, vraiment ? Ça pique. « On cherche à mettre des fissures dans le confort des habitudes, pour poser des gestes poétiques et des petites graines d'humanité. Je me dis que chaque battement de cil est un mouvement touchant, comme le début d'un acte créatif » souligne Géraldine.

Ils ont donc joué avec du sable, du gravier des abords des bâtiments de l'IME, chargé à la pelle dans une remorque jusqu'au Théâtre Nicolas Peskine. « C'est un peu notre bulle à nous... », dit Romain. Certains se sont mis à dessiner dans ce sable. Une improvisation retenue pour le spectacle présenté fin juin aux familles, aux autres jeunes gens de l'IME et au personnel. Le résultat n'est pas un spectacle à juger comme une création aboutie, mais plus comme une restitution d'un parcours, d'une apparition du merveilleux. « On est dans les repères humains, pas spectaculaires » dit Géraldine.

L'équipe du spectacle mobilise une douzaine d'handicapés pour quatre jours d'atelier et une semaine non-stop. « C'est un travail, exigeant, avec le respect des horaires, tout en veillant à ne mettre personne en difficulté, que chacun trouve sa place, à sa mesure, sur scène ou aux manettes de la technique. On a travaillé avec un jeune trisomique qui n'avait pratiquement pas accès à la parole. Et il a finalement tenu le rôle principal pour *La Tempête de Shakespeare*... ».



© SEBASTIEN NORMAND

CE N'EST QU'UN UBU, CONTINUONS LE DÉBAT

*Quand la Halle aux grains se décentralise, et la culture se décentre,
un public nouveau s'entretient avec les comédiens.*

À Cheverny comme à Fossé, à deux-cents kilomètres de là où est né Alfred Jarry, son père Ubu a surgi début juin. Mais puisque c'est Jarry le père d'Ubu, donc le père du père, on perd le fil, et qui est le fils ?

Reprenons. Cheverny est une commune rurale de 1 034 habitants, traversée par 400 000 visiteurs par an, prestige du château et de l'AOC obligent. La scène nationale de Blois y a déjà décentralisé un spectacle il y a deux ans, *Le Mahâbhârata* par la compagnie Jeux de Vilains, réitérant avec *l'Ubu* du metteur en scène Olivier Martin-Salvan.

Chapeau, le chapiteau !

Le rapport entre *Ubu* et la décentralisation ? La spirale ornant sa bedaine esquissait plutôt l'enroulement d'une tripaille centrée sur elle-même. Comme quoi, cornegidouille, la décentralisation, il faut la chercher ailleurs. Par exemple quand la culture se pose là où on ne l'y attend pas. « On est à quinze kilomètres de Blois et le public du milieu rural ne franchirait pas les portes d'une scène nationale, explique Lionella Gallard, maire de Cheverny. *Le Mahâbhârata* sous chapiteau avait un côté magique, une part d'enfance renvoyée par ce rappel du cirque. Ces quatre heures de spectacle ont fait plus que le plein : 104 % de remplissage en trois soirs et une après-midi. Et 57 % n'étaient pas abonnés à la Halle aux grains. « On a beaucoup communiqué au sein du conseil municipal, distribué l'information dans toutes les boîtes aux lettres, expliqué qu'on pouvait bouger, manger pendant la repré-

sentation, venir avec les enfants. Même avec une culture indonésienne, assez éloignée de nos habitudes européennes, ça a manifestement fait tomber des barrières ».

Place à la légèreté

Pour cette année, la donne avait changé, le dispositif régional Culture O Centre et son soutien financier et logistique n'existant plus, seule option : penser structure légère. Et c'est là qu'*Ubu* déboule, lui qu'on n'aurait pas forcément pensé associer à l'idée de légèreté. Le public est installé sur des gradins établis en dispositif quadri frontal, comme un ring cernant un espace central de douze mètres sur douze. « En deux heures, tout est installé. Un spectacle équivalent prévoirait six fois plus de temps de montage, dit le metteur en scène. Au premier rang, les gens sont à moins d'un mètre de l'acteur. Les odeurs, les postillons, tout est là. On utilise un éclairage public, c'est une lumière crue. Comme dans un petit stade municipal » Le spectacle a pourtant été créé pour le in d'Avignon, mais quand *Ubu* joue le nomade et débarque dans des villages, Olivier Martin-Salvan se dit qu'il est à sa place : « Dans une salle des fêtes où normalement seul le maire prend la parole, *Ubu* amène un autre discours politique, et c'est du Jarry et ça a 130 ans ». Un peu comme si cet *Ubu* était coiffé comme Trump tour en parlant français. Trop petite la salle des fêtes de Cheverny. On lui a préféré une salle attenante au chai du domaine viticole de Montcy, qui accueille habituellement mariages ou séminaires.

« Bien des gens de Cheverny et des communes autour l'ont ainsi découverte. Certains Blésois ont aussi préféré voir *Ubu* ici, dans les vignes. Des touristes du camping proche sont venus à vélo avec leurs enfants » dit Lionella Gallard, ravie.

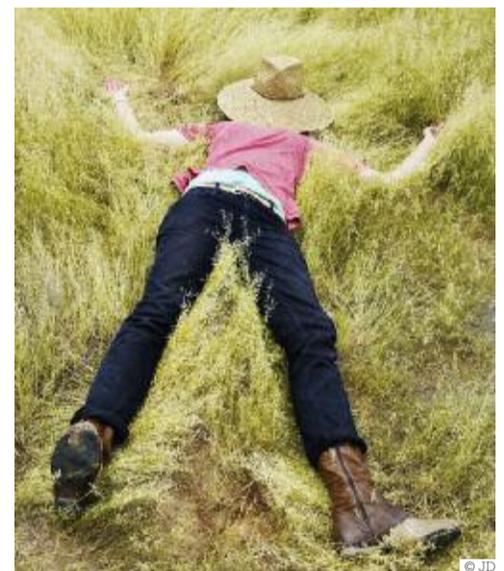
Le début du débat

« Ce que j'adore, dit le metteur en scène, c'est qu'après la représentation, on discute au moins une heure avec le public. Avec les scolaires, quand leurs parents viennent les chercher à la fin du spectacle, ils ne comprennent pas bien pourquoi leurs enfants traînent. Et le lendemain, viennent au spectacle, amenés et convaincus par ces mêmes ados. C'est hyper valorisant pour ces enfants... Le spectacle joue un rôle de catalyseur de débat, « un meilleur déclencheur que l'alcool ».

« Quand j'entends des gens qui disent que le théâtre c'est pas pour eux, ça me rend dingue. C'est comme se dire : j'ai un bras gauche et un bras droit, mais le gauche, je ne m'en sers pas ». Olivier Martin-Salvan croit aux spectacles accessibles, comme une étape, un moyen d'avoir la confiance du public « pour pouvoir monter progressivement en exigence ». Une idée qui ressemble plus à l'éducation populaire qu'à l'élitisme. Contre l'entre soi, que le décentre soit !

INFOS RENTRÉE

L'ACCUEIL-BILLETTERIE est fermé du jeudi 13 juillet – 18h au vendredi 1^{er} septembre – 13h. Pendant tout l'été, vous pouvez consulter la programmation, acheter vos places et vos abonnements sur www.halleauxgrains.com ; ou déposer votre bulletin (téléchargeable sur le site) dans la boîte à lettres !



© JD

L'ÉTÉ SANS FIN

**Temps fort de la rentrée à la HaG !
Festif, familial et convivial !
Du 7 au 10 septembre**

Pendant quatre jours, faites votre programme : soyez figurants et venez danser lors des Black House sessions ; revisiter en famille la guerre d'Espagne avec *Frères* (théâtre d'objets) ou les contes *3 petits cochons* suivi de *Piletta Remix*. Découvrez Blois autrement avec les bimeurs (*Vers les jardins de l'Évéché*) ; et même un opéra de rue pour fanfare et quatre chanteurs orchestré par les Grooms dans la cour du Château royal de Blois (*Rigoletto*).

TARIF UNIQUE 5€ / WWW.HALLEAUXGRAINS.COM

www.halleauxgrains.com / T. 02 54 90 44 00

LA HALLE AUX GRAINS – SCÈNE NATIONALE DE BLOIS – 2 PLACE JEAN JAURÈS – 41 000 BLOIS

HaG#24. Journal édité par la Halle aux grains scène nationale de Blois
Directrice de publication : Catherine Bizouarn – Coordination générale : Sandrine Lhuillier – Textes : Nicolas de La Casinière / Sandrine Lhuillier
En couverture : *UBU* à Cheverny © AZAD PÉTRÉ – Maquette : AnimA Productions / Imprimé par Rollin Imprimeur
N° de licences : 1-1051618 / 2-1051619 / 3-1051620

